

JOURNAL DES DAMES

ET

DES MODES.

Ce Journal paraît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15 avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un-an.) 50 c. de plus par trim.^{re} pour l'étranger.

En 1802, a été commencée, pour servir de supplément au Journal des Dames, une suite de Gravures coloriées. format in-4^e oblong, de Meubles, Draperies, Bronzes, Orfèvrerie et Voitures. Ces Gravures paroissent deux à deux. L'abonnement, pour une année, est de 10 francs 50 centimes, port franc. Les Livraisons de l'année 1816, comprendront les N^{os}. 421 à 439.

P A R I S

Ce 19 Juillet 1816.

Après quelques échecs, l'*Ambigu-Comique* vient de se relever d'une manière éclatante, en donnant *Boleslas* ou *les Ruines de l'Abbaye*. Ce mélodrame offre tout ce qui peut plaire en ce genre : assassinat, suicide, orage, combats de toute espèce, explosion, etc., etc. Toutes nos jolies femmes voudront voir *Boleslas*.

Le théâtre St.-Martin a célébré avec succès *le Huit Juillet*. Le petit vaudeville qui porte ce titre, a produit plus d'effet que la grande pantomime allégorique qui avoit été jouée auparavant.

Le Vaudeville a vu s'écrouler *le Pont de Kell* au bruit des sifflets. Un seul couplet a mérité des applaudissemens; le voici :

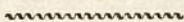
Puisque j'ai, quoique sans miracle,
Joué le rôle de devin,
Je vais ici rendre un oracle
Que je vous donne pour certain :

Après une funeste guerre
 Enfin la France respirant,
 Doit retrouver un tendre père
 Dans un fils de Louis-le-Grand.



Le retour de *Potier* aux Variétés a ramené la foule à ce théâtre. On dit que de son côté, *Brunet* compte beaucoup sur *Cadet-Roussel intrigant*, parce qu'il y a force bêtises.

*



LES MALHEURS DE LA JEUNESSE.

Qui auroit cru, mon cher oncle, que ce seroit moi qui serois obligé de vous donner des consolations, moi qui voulois vous en demander, qui m'appretois à vous raconter mes tristes aventures, mes vives inquiétudes et mes nombreux désappointemens! Vous vous plaignez, vous faites un parallèle de votre situation et de la mienne, et vous prétendez que tout est à mon avantage!... Cela seul me rassure sur votre compte; vous vous livrez à la plaisanterie, c'est une preuve que votre esprit n'est pas aussi malade que vous voudriez me le persuader; en effet, que vous manque-t-il? ce n'est ni l'argent, ni la santé! Vous avez, dites-vous, vingt années de trop que vous céderiez de bon cœur avec vingt mille livres de rentes à celui qui consentiroit à s'en charger... Que ce marché n'est-il possible! votre neveu qui se connoît en procédés délicats, s'empresseroit de le conclure avec un rabais de moitié en votre faveur! La jeunesse est un triste fardeau, croyez moi, lorsqu'on est obligé de la passer au milieu des privations, ou sans cesse occupé à repousser les attaques d'un bataillon de créanciers; vous ne savez ce que c'est que cette engeance, je vais vous en donner une idée... Imaginez-vous des gens qui, quel que soit leur physique, paroissent toujours laids.... qui, malgré leurs paroles mielleuses ou éntortillées, semblent toujours revêches et insolens.... qui, de plus, par une inconcevable fatalité, se trouvent sans cesse sur vos pas, soit au spectacle, soit à la promenade ou dans la rue.... En vain vous sortez de grand matin et vous rentrez fort tard pour les fuir, un embarras de charrettes vous fait trouver nez-à-nez avec le plus intraitable d'entre eux, ou bien un maudit allumeur de réverbères vous livre inopinément à tel autre que vous vous flatiez d'esquiver en détournant la tête!...

D'après cet exposé, malheureusement trop exact, vous voyez, mon cher oncle, que j'ai appris, à mes propres dépens, à tracer les portraits que je vous mets sous les yeux. Il est vrai que si j'ai des dettes, je puis brûler le pavé dans un léger *Tilbury*, et faire à mes amis les honneurs d'un appartement élégamment orné; vous, au

contraire, vous roulez lentement dans une berline pesante et sans grâce, attelée de deux chevaux noirs, hors d'âge; vous occupez dans la rue des Tournelles un logement gothique dont l'ameublement entier ne vaut pas celui de ma salle à manger, mais le tout est à vous et bien dûment soldé, vous ne craignez point de voir décrocher vos tableaux et enlever vos pendules. Ah! mon oncle, que votre sort est différent.... et que la jeunesse est malheureuse!

A votre âge, qu'importe que votre habit soit mal fait, pourvu qu'il soit chaud? Que votre perruque soit blonde ou brune, pourvu qu'elle vous enveloppe bien la tête? Vous n'avez point de maîtresse ou si vous en avez une, elle ne doit s'attacher qu'aux grâces de votre esprit, et aux charmes de vos manières, à votre humeur aimable ou généreuse..... Chez nous, c'est tout autre chose, il faut que notre barbe soit bien faite et nos favoris artistement peignés; que notre charivari dessine exactement nos formes et en fasse ressortir l'élégance; il est indispensable que nous ayons une loge pour la pièce nouvelle et des billets pour la cérémonie du jour; après, viennent les parties de campagne; les soupers fins, le jeu et les assemblées d'apparat. Hé bien! quand nous avons prodigué les dépenses, les soins et les attentions pour asservir un cœur différent ou rebelle, quand nous avons gagné les valets, éloigné les jaloux et surmonté tous les obstacles, qu'arrive-t-il? On nous trahit, on nous abandonne, et souvent pour un rival de votre âge avec lequel nous ne pouvons même avoir le plaisir de nous couper la gorge! Je vous le dis et je vous le répète, mon cher oncle, la jeunesse est bien malheureuse!

En faut-il une nouvelle preuve? Sollicitons tous deux la même place.... Je ferai valoir d'un côté, mon zèle, mon activité, mon désir ardent de bien faire et de m'acquérir un nom; de l'autre, vous vanterez votre aplomb, votre connoissance des hommes et des affaires, surtout votre bonne cave et votre habile cuisinier, et vous verrez si vous ne l'emportez pas sur moi!

S'agit-il d'une spéculation commerciale ou d'une mission politique, c'est encore vous qui obtenez la préférence, tant il est généralement reconnu que la jeunesse est folle et la vieillesse expérimentée, malgré les exemples nombreux, que chaque jour, je pourrais donner du contraire.

D'après d'aussi graves inconvénients, je ne doute pas, mon cher oncle, que vous ne vous applaudissiez d'être parvenu à un âge où l'on court peu les risques d'être trompé par un faux ami ou une amante volage, où l'on est dégoûté des prestiges de l'amour et des rêves de l'ambition, à une époque de la vie enfin où l'on sait vivre sainement, penser sagement, et se conduire de même. Quant à moi, il me tarde tant d'y arriver, que je fais tout ce que je peux pour abrégier ma jeunesse; c'est vous dire que je suis passablement dérangé, que je passe souvent mes journées à table, mes soirées au bal, et la nuit au jeu et en assez mauvaise compagnie, mais voyez mon guignon! l'argent s'en va, le plaisir fin et la santé me reste! On a des chagrins, on voudrait en finir, une bonne maladie nous

tireroit d'affaire.... vain espoir ! on résiste à des excès dont la centième partie tueroit un vieillard robuste.... Réellement la jeunesse est bien à plaindre !

* * * *

CONTE DE BIDPAÏ.

Un paysan ne vivoit que du produit de la chasse et de la pêche auxquelles il se livroit tour-à-tour ; un jour qu'il avoit tendu ses lacets , trois oiseaux s'y prirent et d'autres alloient s'y prendre , lorsque le bruit de deux hommes qui sembloient se quereller , les écarta ; c'étoient deux savans qui disputoient. Le paysan les aborde et les conjure de suspendre leur dispute , de peur que le bruit qu'ils font n'effarouche les oiseaux. Pour prix de leur silence , les savans exigent que le paysan leur donne à chacun un des trois oiseaux qu'il avoit pris. *Il ne m'en restera qu'un*, leur dit-il : *je suis pauvre ; ma famille est nombreuse ; la science doit rendre les hommes justes : quel droit avez-vous sur ma chasse pour en exiger les deux tiers ? C'est violer toutes les lois de la justice*. Les savans se contentèrent de lui répondre qu'ils alloient continuer leur dispute avec plus de chaleur. Le paysan , pour se délivrer de ces importuns , consentit à ce qu'ils voulurent ; mais , dit-il , *si vous voulez partager avec moi , je dois partager avec vous ; et si je vous donne de mes oiseaux , vous devez me donner de votre science : quel étoit le sujet de votre dispute ?* Les hermaphrodites , répondirent-ils. Le bonhomme que cette réponse ne rendoit pas plus savant , leur demanda ce que c'étoit que les hermaphrodites. *Hermaphrodite*, reprirent-ils , *signifie ce qui est à la fois mâle et femelle*. Le paysan retint le mot *hermaphrodite*, et les savans emportèrent les deux oiseaux.

Le lendemain , avant le jour , le pauvre homme étoit sur le bord de la mer , où il avoit jeté ses filets ; un énorme poisson s'y prit. Le paysan , transporté de joie , court au palais et présente sa pêche au Sultan. Ce prince avoit un superbe vivier où il faisoit rassembler les poissons les plus rares ; il accepte celui-ci , et commande que l'on donne mille pièces d'or au pêcheur qui vient de l'apporter. Cette générosité parut excessive au grand visir et il dit à son maître : *si pour une pareille bagatelle vous donnez une somme aussi considérable , on vous apportera tous les poissons de l'océan , et vous ne serez pas en état de les payer*. — *J'ai promis mille pièces d'or pour le poisson*, dit le Sultan ; *les Rois , plus que les autres hommes , doivent être esclaves de leur parole. Comment me tirer de là ?* — *Demandez au pêcheur*, reprit le visir , *si son poisson est mâle ou femelle. S'il vous répond : il est mâle ; vous lui direz : les mille pièces d'or seront à toi quand tu m'apporteras la femelle. S'il vous dit : c'est une femelle ; vous lui répondrez : apporte-moi le mâle , et tu auras les mille pièces. Il sera dans l'impossibilité de vous satisfaire , et vous en serez quitte pour une récompense modique*. Cet expédient plut au Monarque ; il fit approcher le paysan. *Ton poisson*, lui dit-il , *est-il mâle ou fe-*

melle ? Sire , répondit le pêcheur , *il est hermaphrodite*. Le sultan et le visir furent bien surpris de voir toutes leurs mesures renversées par cette réponse imprévue ; elle fit revenir le Monarque à des sentimens plus généreux , et il ordonna qu'aux mille pièces d'or déjà promises on en ajoutât mille autres. Le tout fut remis sur-le-champ au pêcheur , qui n'eut pas lieu de regretter ses deux oiseaux.

La science , ajoute Bidpaï , est toujours utile ; on ne perd pas le temps qu'on emploie à l'acquérir.

Celui que le pêcheur y consacra fut assurément bien court ; mais il ne pouvoit pas faire un meilleur usage du mot qu'il avoit appris.

L'ABSENCE.

ROMANCE.

Jeunes Zéphirs , volez vers mon amante ;
En murmurant portez-lui mes soupirs ,
Et dites-lui que mon âme constante
Ne goûte plus le charme des plaisirs.

Loin d'elle , hélas ! pour l'amant qui l'adore ,
Plus de bonheur , de gaité , ni d'amours !
Le regret seul nuit et jour le dévore ,
Et son destin est de gémir toujours.

Dites-lui bien que sensible à sa peine ,
Mon triste cœur partage ses chagrins ;
Que je voudrois pouvoir briser sa chaîne ;
Que je l'adore autant que je la plains.

Répétez-lui que loin comme près d'elle ,
J'aime à mêler son nom dans mes concerts ;
Et que sans cesse elle est l'objet fidèle
De ma pensée , ainsi que de mes vers.

Auguste MOUFLE.

LE DINER DE GRAND SEIGNEUR.

Voici ce qui vient de m'arriver : bien des personnes trouveront cela plaisant ; je ne le trouve pas si amusant qu'elles.

Je suis né au milieu des bois , et cela m'a donné des façons un peu farouches. Mais l'ambition , petite ou grande , est toujours au fond du cœur de l'homme. Les formes extérieures ne font rien aux sentimens secrets. Chacun , pour arriver , prend des routes diverses , et la brusquerie est un moyen de parvenir tout aussi bien que la flatterie.

Mon air sauvage m'avoit fait des ennemis et des partisans. Quelques vérités dures , dites aux faibles , avoient cimenté mon crédit auprès des personnages puissans. Ils attachoient beaucoup

de prix à des éloges donnés d'un ton délibéré. C'étoit un assaisonnement nouveau à des mets qui commençoient à leur sembler fades. Bref, j'étois parvenu, sans gêner mon caractère, à satisfaire leur amour-propre par le même côté où d'autres auroient pu le blesser.

Si tout le monde prenoit ce parti, peut-être qu'il ne réussiroit pas aussi bien, il deviendrait insipide par cela même qu'il seroit commun. Mais peu s'en avisent. On suit les chemins battus, et l'on s'imagine que, pour arriver plus sûrement à plaire aux grands, il faut flatter leurs passions, trouver belles toutes leurs paroles, qui ne sont pourtant pas toutes merveilles, et leur jeter de l'encens par le nez jusqu'à ce qu'ils éternuent.

Dieu vous bénisse. Ce n'est point là ma manière. Je ne me soumetts point au caprice et à la nature d'autrui. C'est autrui que je ramène à ma nature. C'est à ceux qui louent à choisir leur allure. Ceux qui sont loués ne doivent pas être et ne sont pas en effet difficiles. Il n'y a pas de pillule qu'on ne puisse leur faire avaler pourvu qu'on la dore.

Je m'étois fortifié dans ces idées par une épreuve toute naturelle. Il y avoit une femme que j'avois prise pour essai et à qui j'avois dit, mais avec un certain accent, les choses les plus désobligeantes. Elle ne m'en vouloit point. Bien plus, elle disoit qu'elle m'avoit de l'obligation. J'aurois pu craindre de me faire haïr, et loin de là, je m'étois fait adorer.

Les belles et les grands ont des affinités frappantes. Ce qui convient aux uns convient nécessairement aux autres. C'est en partant de ce principe que je me suis lancé dans la carrière des places et des honneurs. Tout m'avoit succédé à souhait, et dernièrement je recevois le prix de mon adresse. J'avois trouvé chez moi une belle invitation à dîner, apportée avec solennité, et qui avoit déjà doublé mon importance près du suisse de l'hôtel que j'habite.

Des gens qui, jusques-là, ne m'avoient pas fait grand'chère, sachant à quelle table j'allois être admis, me sourioient, s'approchoient de moi, et me demandoient ma protection.

Vous allez voir, me disoient-ils, un homme qui peut tout ce qu'il veut, songez à vous, mais aussi songez à nous.

Quelque sage et ferme que l'on soit, on éprouve toujours une espèce de saisissement quand on va se trouver en présence d'un pouvoir de qui dépend votre joie, votre fortune et la réussite ou la chute de vos projets. Ce n'est qu'un homme, se dit-on, oui sans doute; mais cet homme, s'il dit un mot, vous renvoie à vos moutons ou vous fait jour de toutes sortes de biens.

Toutes les demandes ne peuvent être accueillies. Il y a véritablement des prétentions qui sont les plus drôles du monde. Mais celles que l'on élève, soi, paroissent toujours simples et raisonnables. Au fond mon affaire ne souffroit pas de difficulté. Je sollicitois un emploi d'une vingtaine de mille francs de revenu, et je faisais valoir tant de services rendus par deux de mes cousins et un de mes oncles, qu'il y avoit gros à parier que j'arriverois à mon but.

Cependant, je n'étois pas tranquille, et, je l'avoue, quand je descendis de voiture et que je vis que l'huissier alloit décidément m'annoncer, je tremblai de tous mes membres.

Le nom d'huissier est désagréable, et si j'étois ministre, je ne voudrois point donner de pareils titres aux gens de mon antichambre. Cela est bien capable d'ajouter à la peur qu'on a. Quoi qu'il en soit, une fois introduit dans le salon, je fis bonne contenance, et je reçus un accueil fort agréable. On me demanda des nouvelles de ma famille, on voulut savoir si j'avois bien du regret d'en être séparé. Je ne manquai pas de répondre qu'en effet j'en souffrois beaucoup, mais qu'enfin je me déterminois à cette séparation, et qu'en somme, je n'étois pas à Paris pour faire parade de mes sentimens, mais pour donner l'essor à une destinée qui ne sembloit pas vouloir me laisser longtemps derrière le rideau.

Là-dessus, mon protecteur fit une pirouette; et me saluant avec un sourire plein de grâce, il me quitta pour aller s'asseoir auprès d'une petite brune piquante qui fut en un moment l'objet de tous les regards. Elle n'étoit point du tout embarrassée de l'attention générale et de la curiosité qu'elle excitoit. Elle parloit librement à l'oreille du duc; et quand il disoit quelques mots à son tour, elle restoit le cou tendu, les yeux fixes, dans l'attitude d'une personne qui ne veut pas perdre une syllabe des jolies choses qu'on lui débite.

Cette femme avoit un petit pied que l'on auroit mis dans un étui de lunettes. La jambe étoit bien dessinée, et j'en serois tombé amoureux si je ne m'étois rappelé que je venois là guidé par d'autres desseins et d'autres folies.

Je m'accoutai d'un gros et court solliciteur, qui, pour la première fois, étoit admis à pareille fête, et qui crèvoit dans sa peau de l'orgueil et de l'espoir que lui donnoit l'honneur de dîner avec *monseigneur*.

On annonça le dîner. Je courus plutôt que je ne marchai vers le potage; et dans mon ardeur, peu scrupuleux sur le choix de la dame à qui j'offrois la main, il se trouva que je conduisois une vieille comtesse qui me sut tant de gré de mon attention, que pendant plus d'une heure elle me fit des histoires sur les qualités et la politesse des jeunes gens de nos jours. Cela me surprit et ne m'intéressa guères. La vieille étoit à ma gauche. Mais à ma droite il y avoit une grande blonde qui avoit les yeux tendres de nos femmes d'employés réformés. Elle sembloit demander à chacun justice et protection. Je crus que j'étois assez en pied pour lui offrir mon appui, et elle me fit les plus douces protestations de reconnaissance et de gratitude.

La table étoit grande. Il y avoit un grand nombre de convives, mais chacun s'isoloit avec son voisin et sa voisine; ce qui donnoit au dîner une façon de dîner de restaurateur.

La cuisine étoit fine et soignée, le service étoit prompt, toutes les sauces parfaites, le vin délicieux, et l'on vit au dessert que toutes les imaginations étoient devenues lestes et babillardes. On

ne s'entendoit plus. Un étranger, à ce moment, auroit pu se croire dans une halle ou dans un caravausérail. Le café qu'on nous servit étoit si bon que j'en pris deux tasses. Ma voisine blonde en fit autant; quant à ma voisine de gauche, je m'aperçus qu'elle s'étoit endormie pendant que nous prenions la liqueur. Je fis avertir son grand laquais et on l'emporta. Quelqu'un crut qu'elle étoit morte, mais je le rassurai et l'on continua de déclamer sur mille sujets où personne ne disoit ce qu'il sentoit.

Je retrouvai dans la foule le maître de céans. Il me prit la main, me la serra et me dit d'une voix émue, *c'est bien, très-bien, très-bons principes, de l'esprit, du tact, comptez....*

Il n'acheva pas, un fâcheux l'entraîna dans l'embrasure d'une croisée, et perdant pour ma part l'espoir de le rejoindre, je pris mon chapeau, je me jettai dans mon cabriolet et m'esquivai.

Je ne puis dire les beaux rêves que je fis. Tout dans ma tête se changeoit en or, en perles, en rubans. J'étois de tous les ordres, j'étois de toutes les affaires rien ne se traitoit plus que par mes avis, je devenois essentiel à l'état et j'allois enfin pouvoir mettre en pratique les beaux axiômes d'administration que jusques-là j'avois été réduit à souffler à l'oreille des sourds.

Ces rêves n'ont pas duré. Ce matin en déjeûnant j'ai ouvert un journal et j'ai vu :

1°. Que la place attendue par moi, et qu'on m'avoit promise, étoit donnée à un autre ;

2°. Que le grand seigneur qui me paroissoit hier si frais et si puissant, étoit aujourd'hui disgracié ou mort.

C'est là tout ce que j'ai retiré de ma visite et de mon dîner. Il a suffi de cet exemple pour me dégoûter de l'ambition. D'autres ont plus de constance et courent le risque de plus longs ennuis. Pour moi j'y renonce, je vais sortir de Paris à l'instant même, et si quelqu'un veut m'écrire, il faut qu'il mette sur ses lettres l'adresse suivante :

à M. PIÉ-DE-NEZ,
Dans sa Terre de l'Ormeau creux.

MODES.

Il y a longtemps qu'on n'avoit fait des cocardes de rubans à aussi longs bouts, et des choux de gaze aussi larges, pour figurer sur les chapeaux de paille jaune. Les rubans couleur paille sont toujours en faveur. On emploie aussi une grande quantité de tresses de paille, plates ou rondes; ces tresses s'appliquent sur du vert et quelquefois sur du lilas. Nous avons parlé des rouleaux de gaze blanche plissée, qui se mettent au bas de la calotte des chapeaux de sparterie jaune : avec cette gaze plissée les modistes font aujourd'hui une espèce de torsade; et quelquefois la gaze est couleur paille. On voit sur quelques chapeaux de gaze blanche ou de paille blanche, des paquets de pivoines. Sur d'autres, ce sont des roses rayées en rouge et blanc.